

# Peter Huchel

## Poèmes

Peter Huchel est né en 1903 à Berlin.

Il passe son enfance dans la ferme de son grand-père. Les paysages d'alors laisseront des traces dans ses poèmes.

Ses années d'études sont l'occasion de voyages en France, dans les pays balkaniques et en Turquie.

En 1930, il s'installe à Berlin.

Il publie alors ses premiers poèmes dans des revues. C'est à la même époque que la radio lui donne, comme à d'autres jeunes écrivains, la possibilité de productions d'un genre tout neuf : les « Hörspiele » (jeux d'écoute, en quelque sorte). Revues, radio : ces cadres semblent convenir tout particulièrement aux formes que pratique Huchel.

Vient alors, pour toute production artistique indépendante, la césure radicale de l'époque du nazisme. Huchel n'émigre pas, mais il cesse de publier de 1936 à 1948.

Après la défaite, ceux qui ont survécu se trouvent face à un vide total. Ou plutôt, ils ont affaire à deux mondes, dont les tendances antagonistes vont se radicalisant.

A son retour des camps de prisonniers de guerre en Russie, Huchel se voit confier les tâches de reconstruction de la radio berlinoise sous l'égide des Soviétiques.

Il occupe le poste de directeur artistique de la radio lorsqu'en 1949 il est appelé par J. R. Becher à devenir rédacteur en chef de la revue « Sinn und Form ». C'est une période où un avenir pour les deux Allemagne semble encore possible : loin de faire de la revue un organe de propagande, Huchel réussit (sous l'éminente protection, il est vrai, de Becher et de Brecht) à l'ouvrir au débat littéraire mondial. Les deux numéros spéciaux « B. BRECHT » de 1949 et de 1957 témoignent de ce qui fut un véritable exploit à une époque où la guerre froide battait son plein. Quant à la contribution de Huchel au dialogue inter-allemand, nous possédons un document : la correspondance de Huchel avec H. H. Jahnn ; elle témoigne, à travers difficultés matérielles et contentieux au sujet de droits, du travail diplomatique de Huchel, qui jamais cependant ne renonce à ses exigences artistiques.

Ce n'est qu'en 1962 que Huchel est définitivement limogé de son poste.

Après un premier recueil de poèmes paru en 1948 (*Gedichte*, Aufbau-Verlag, Berlin), il faut attendre 1963 pour voir paraître son deuxième recueil : *Chausseen Chausseen* chez S. Fischer à Frankfurt/Main, en R.F.A., donc.

Tout au long de son activité de rédacteur en chef, « Sinn und Form » avait régulièrement publié ses poèmes. Mais désormais, c'est exclusivement à l'Ouest que l'on peut lire Huchel.

En 1967, paraît chez Piper, à Munich, *Die Sternenreue* (*La Nasse aux étoiles*) qui réunit ses poèmes de 1927 à 1947.

De ce côté-ci du rideau de fer, on tait les années passées par Huchel au service de l'autre Allemagne ; on ignore son énorme travail de médiateur.

Huchel reste en R.D.A. jusqu'en 1971 : ce sont neuf années passées en résidence surveillée. Huchel préfère garder le silence, attendre. Jamais il ne s'exprimera de manière déloyale à l'égard de ce pays. Sa poésie passe de la thématisation de la guerre à une tentative de se rapporter davantage à la réalité des années 50. Elle en vient à une sorte de mélancolie, celle du mythe perdu :

*Et lui, le témoin, légua la plainte  
Aux oreilles sourdes des générations.*

Une fois parti de R.D.A., il passe une année à voyager : Belgique, Grande-Bretagne, Pays-Bas, Autriche, Suisse, Italie. En 1972, il s'installe définitivement à Staufeu, près de Freiburg/Brigau, où il est mort en 1981.

Ses recueils *Gezählte Tage (jours comptés)* et *Die neunte Stunde (La neuvième heure)* paraissent respectivement en 1972 et 1979. Il est désormais reconnu comme grand poète aux côtés de Celan et Eich.

Je laisse le dernier mot à Eich :

## ENTRETIENS QUI N'ONT PAS EU LIEU

(pour Peter Huchel)

Nous, modestes traducteurs  
d'horaires,  
couleurs de cheveux, formations de nuages, entr' autres,  
que faut-il dire à ceux  
qui sont d'accord  
et qui lisent les livres des origines,  
(Ainsi quelqu'un lisait-il  
les grains d'avoine  
des livres de l'Espiegle).  
Face à tant d'optimisme  
notre deuil reste venteux,  
mêlé de pluie,  
il découvre les toits,  
tombe sur chaque sourire,  
non guérissable.

(G. Eich, *Zu den Akten*, Suhrkamp, Ffm 1964)

Hans HARTJE

Poèmes  
de  
*Chausseen Chausseen (Routes grands-routes)*

Traduits par Emmanuel Moses

CHIESA DEL SOCCORSO

Forio

Souffle du ressac salé,  
Rafraîchis les âmes.  
Flots salés, blanchissez  
Les chemises d'écailles des morts.

Ils ont pris la mer.  
Filet gris de sommeil,  
Passé de nouveau à travers leur vie  
Et à travers le silence de la marée haute.  
Il a rompu l'amarre frangée d'algues.

Ressac salé,  
Es-tu la dernière  
Image engourdie  
Que les poissons, la bouche légère,  
Aient trouvée à manger dans les yeux des morts ?

Cinq croix  
Sont suspendues au mur de calcaire.  
Le vent ouvre la porte.  
Sur le fond bleu  
Le bateau flotte calmement,  
Chargé  
De l'or du lointain.  
Il a laissé derrière lui l'ancre de la mort.

## FERME THOMASSET

Au-dessus de la paille et du purin  
La lumière suintante de la lanterne.  
A l'anneau du mur,  
Cimentés par la lune,  
Le rude harnais des bœufs,  
La baguette de pin rouge,  
Le cuir au vireton meurtrier.

L'heure trouble,  
Encore avant la traite de cinq heures —  
La fleur desséchée du foin  
Frôle  
La tristesse des larges fronts.

Ouvre la porte.  
L'odeur de l'étable se mêle  
A l'odeur lactée des étoiles.

Sur les montagnes  
Le silence,  
Foulé par les pieds de l'aube.  
Et sur les pierres,  
Écrasée,  
L'hostie blanche des fleurs de pommiers.

## MONNAIE DE BIR-EL-ABBAS

Ne polis pas la monnaie ébréchée.  
Laisse-le dormir, le visage étranger,  
Sous la couche verte du métal  
Comme sous l'eau verte  
Les trous envasés du dernier oasis.

La monnaie cliquète.  
Tu entends le vacarme du désert,  
La longue plainte des caravanes,

Tombées en poussière.  
Affûtée par le vent,  
La faucille du sable coupe  
Le feu de camp,  
La tente noire en poil de chèvre,  
La narine et le sabot de l'ânesse.

Monnaie sans repos,  
Portée de puits en puits,  
De marché en marché  
Sur les dos crevassés des chameaux secs,  
Tombant du fichu sale de la vieille  
Dans le cuir sale du marchand de galettes,  
Cachée sous l'aisselle du voleur  
Et à nouveau jetée par une main de brigand  
Dans l'écuelle du lépreux,  
Glissant sur le tapis mince  
Pour qu'avant l'amour l'ulade danse,  
Qui agite au-dessus du visage calcaire immobile  
La petite lune de peau  
Vibrant autour du son de la flûte.

Monnaie sans repos,  
Offerte et perdue,  
Foulée aux pieds, vérifiée entre les dents  
Inscrite dans le livre des dettes, dans le sel des larmes,  
Quand la meule grinçait sous la corvée,  
Toi, témoin du trafic d'ambre et de perles  
Qui ôtes le verdict de la bouche du juge :  
Toi seule connais les chemins du monde.  
Tu as roulé à travers la famine du peuple,  
A travers le faste et l'agitation d'anciennes provinces,  
A travers les luttes tribales et les rires de sang  
Jusqu'à ce que la griffe du désert t'eût ensevelie.

Là où les dunes gagnent remparts et murailles,  
Où la chaleur frappe à coups de pioche émoussée,  
Tu gisais parmi les tessons pourpres d'une poterie,  
Au silence seul prêtée à intérêt —  
Exhumée par une bêche,  
Ver isolé dans le sable éblouissant,  
Mammon des morts,  
Qui n'a su apaiser  
La soif insatiable du monde.

## BROUILLARD

*Pour Ludvik Kundera*

Lessive verte-dorée  
Des marais.  
Cannaie de butor.  
Les serpents du soir  
Cherchent le ciel.  
Roux, ils dardent haut leurs langues  
Vers les aulnes.

Le matin  
Une odeur d'acore  
Lève le brouillard.  
Et sur l'eau  
Le vent entasse  
Les ombres  
Des feuilles.

## UNE NUIT D'AUTOMNE

Où es-tu, jour déclinant d'alors ?  
Colline de septembre où j'étais allongé  
Dans le vent brusque qui arrachait les feuilles,  
Enveloppé pourtant par le calme des arbres —  
Les grues n'étaient encore que des hommages

De la nuit d'automne à l'enfant aux aguets.  
Ô heure lointaine, c'est toi que je veux louer.  
Les grands oiseaux au long cou volaient là-haut.  
Ils glapissaient, je criais un mot.  
Ils émigraient sur les lacs.  
Tes cheveux flottaient à travers l'eau et le brouillard  
Obscurité première qui engendra tout,  
Les marais et les fleuves, les abîmes et les étoiles.  
Je te voyais passer  
Au crible du lointain  
La poussière ferreuse des météores.  
Chaque pore ouvert à la terre,  
J'entendais chanter les chardons et les pierres.  
La colline planait. Et parfois le ciel  
Décochait une flèche enflammée.  
Elle transperçait la nuit. Mais celle-ci refermait  
La blessure d'une ombre rapide  
Et restait inentamée au-dessus des peupliers agités.  
Des sources et des feux bruissaient au sol.

## DERRIÈRE LES FOURS A BRIQUES

Clarté saillante,  
Encore à trouver dans la lumière moisie  
De l'eau retenue. Derrière les fours à briques,  
Le long des rails,  
La faible houle des graminées.  
Recourbe le jonc,  
Tu te tiens devant le gué de midi.  
Ici l'or est lavé  
Et versé sur des briques cassées.

## POLYBE

### I

Le soir  
Une hémorragie s'épancha  
De la gorge du ciel.  
L'air marquait  
Les morts  
De signes pourpres.

Derrière la palissade  
Des cris rudes brûlaient  
La poussière.  
Ils entassaient le butin.  
Après chaque massacre  
Ils pourrissent  
Dans leur force.

La nuit va trancher  
Les tendons de la gloire,  
Étouffer les rires,  
Arracher la rapine aux mains froides.

Je marchais à travers l'éboulement  
Du mot brut  
Et près des fosses à feu.  
J'allais vers les voix,  
Qu'ils n'entendent pas.

L'allée des tombes  
Sillonnée,  
Presque un chemin de charroi.  
Colonnes tronquées,  
Les caractères pâlisent.  
Au-dessus des gravats  
De voix obscurcies  
La fumée de la cigüe.  
Et nulle part l'écriteau :

Ci-git un homme  
Qui voulait encore chanter  
Un chardon à la bouche.

La chaleur giclait  
De la poêle ardente de la nuit.  
Dans le puits, pas d'étoile,  
Le tesson éclaire  
La cruche qui sombre.  
Bouche déchiquetée  
Tu éclaires les ténèbres.

## II

Tempe trouée de balles  
Du village  
Encore baigné  
De l'odeur des tilleuls.

Les toits essartés,  
La nef  
Une fissure rougeoyante.  
Cri de la fumée :  
Un ange approche  
Et pose son pied  
Sur ma blessure.

Devant moi  
Dans une clarté douloureuse  
La blessure nauséabonde de la chaussée,  
Couverte d'une croûte et à nouveau arrachée.  
Et des bœufs gisaient  
Gonflés  
Par la gueule de la pourriture.

Mais je restais  
Au bord de ces lacs  
Où novembre  
Brise la flèche  
Dans le carquois  
Du brouillard.  
Sous le ciel  
Le geai.  
Je traversais des villages obscurs  
Où, à midi, Élieh  
Était sorti de l'érable en flammes.

Des messages-radio  
Criblaient le sommeil.  
A la lisière du champ, la morte,  
Les sourcils pleins de givre,  
Deux épis blancs  
Sur le front.  
La ferme déserte,  
Je bus dans le vent de neige  
Et sentis la glace  
Au gosier de la pompe.

Le jour se lève tard.  
Une aile de fumée  
Flotte au ciel  
Le geai.  
L'eau des lacs  
Est changée.  
Chaque vrille de mûre  
Un barbelé rouillé.  
Poste tes chiens  
Face à la nuit.

## LE JARDIN DE THÉOPHRASTE

A mon fils

Quand, à midi, le feu blanc  
Des vers danse au-dessus des urnes,  
Rappelle-toi, mon fils. Rappelle-toi ceux  
Qui jadis ont planté des dialogues comme des arbres.  
Le jardin est mort, mon souffle se fait court,  
Préserve l'heure, ici est passé Théophraste  
Avec du tan pour amender le sol,  
Pour bander de rabane l'écorce meurtrie.  
Un olivier fend les murailles poreuses  
Et est encore voix dans la chaude poussière.  
Ils ont donné l'ordre d'arracher la racine.  
Ta lumière sombre, feuillage sans défense.

Six poèmes  
de  
*Gezählte Tage (Jours comptés)*

Traduits par Hans Hartje

PENSIONE CIGOLINI

Dans le cadre de la fenêtre  
la mer poudreuse,  
dans un soleil au déclin  
mêlant les couleurs  
qui nous rappellent  
une conversation  
dans le va et vient  
du vent et des nuages  
jusqu'à ce que le sel  
nous ferme les lèvres.

Dans le cadre de la fenêtre  
la rose dans le verre  
tard coupée  
comme une plaie dans l'air.  
Qui plonge la lance ?  
Par bateaux vides  
le soir s'en va.

VENISE SOUS LA PLUIE

Même à travers la brume  
brille l'or du lion,  
le feuillage de pierre s'égoutte.  
Noms, nés de la mer,  
qui les écrit dans la lumière salée ?

Nul ne nomme  
la grande patience  
des pilotis.

En attendant le bac  
sous la pluie  
qui troue l'eau  
de pores,  
je regarde en face  
les navires rouillés  
de la Giudecca.

Les cartes marines se taisent.  
La moule  
se tait  
à la nuque de la pierre.

## MIDI A SUCCHIVO

*(pour Gottfried Bermann Fischer)*

Voici midi.  
Et de nouveau la voix  
derrière le rocher :  
Que le pied ne touche  
à l'ombre fine  
du chardon.

Voici midi  
au bas des jardins —  
qui fixe des fils clairs  
dans le gris poussiéreux des olives.  
La grive, il  
ne l'attrapera pas.

Voici midi,  
qui pose la cruche jaune contre le mur  
et amasse la chaleur

sur des toits plats,  
comme si les antennes coupaient  
une lueur d'eau.

La route en corniche. Plus dure  
la lumière monte vers l'heure.  
Le récif rocheux,  
le chef du désert.  
Il est midi.  
Silence marin des pensées.

## MACBETH

J'ai parlé avec des sorcières,  
dans quelle langue,  
je ne sais plus.

Forcés  
les portails du ciel,  
libéré l'esprit,  
en bourrasques de lumière  
la racaille de la lande.

Au bord de la mer  
les orteils sales de la neige,  
ici quelqu'un attend,  
mains sans peau.  
Je voudrais que ma mère  
m'eût étranglé.

Il viendra  
des étables du vent  
où les vieilles femmes  
hachent le fourrage.

Méfiance mon heaume,  
je le suspends  
dans la charpente de la nuit.

## VIEILLE EAU-FORTE

La fine poussière  
dans le boîtier de la pendule  
annonce l'arrivée de la mort.

Il marche encore, le balancier,  
fait basculer la fraction d'un cercle.  
La mort réclame tout le cercle.

Une demoiselle à sa fenêtre  
dans le vent d'orage.  
Cinq pétales de rose volent par la pièce.

L'éclair donne pouvoir à une seconde.  
Les chevaux qui s'élancent  
attelés au carrosse noir  
vont plus vite.

Les naseaux  
brûlent dans le miroir.  
Ou serait-ce les bougies  
qui en dehors du cadre  
se dressent dans de hauts flambeaux ?

LA CAPACITÉ  
qu'ont les araignées-poètes  
de tordre leur propre substance  
en la corde fine  
sur quoi ensuite être habilement  
avec deux visages  
et une plume  
à travers tous les airs en équilibre.